

les carnets de (parentel)

L'adolescent, questions d'identité.

n° **17**
Décembre
2002

SOMMAIRE

Éditorial

- L'identité en questions..... 2
François VILLARD, administrateur de Parentel

Association...

- A propos de la prévention du suicide.....5
Nadine KERSULEC, psychologue clinicienne

Thema...

- La quête d'identité des adolescents aujourd'hui..... 15
Pr. David LE BRETON, anthropologue
- Malaise des jeunes ?..... 21
Pr. Jean-Claude QUENTEL, psychologue

Autrefois, ailleurs...

- De l'enfance à l'âge adulte : histoire et rites..... 28
Béatrice PREDRENI, psychologue clinicienne

Parole donnée à...

- Malaise des adultes ? 33
Joël VETTER, enseignant en philosophie

Du côté des livres...

- « Big Mother » de M. SCHNEIDER..... 42
Par Marie-Paule DUMOULIN, psychologue
-

L'identité en questions

Il y a dans le rapprochement des mots « identité » et « adolescence » une source de questionnement.

Si « adolescence » contient la notion de changement, « identité » contient celle d'être semblable à.

L'origine du mot, « y », est un terme indo-européen qui sert à désigner notamment l'état d'une chose ou d'une personne en ce qu'elle est semblable à une autre. Identité comme « idem » souligne le caractère identique de l'un par rapport à l'autre.

Mais cette ambiguïté n'est-elle pas révélatrice de la problématique de l'adolescent qui recherche à la fois de la distinction et de l'appartenance, l'éloignement du groupe familial pour entrer dans un groupe de pairs où il voudra être comme et différent.

« Nul n'ignore l'importance de l'autre dans la construction identitaire » écrit Michel FIZE; « l'adolescent est conduit à se comparer, cherchant à saisir ressemblances et différences pour s'évaluer et se situer par rapport à la norme ... ressembler à ses pairs tout en s'en distinguant ... la bande sert de support et d'apport à la redéfinition personnelle ... dans un entre-soi naturel ». Paradoxalement, par rapport à l'étymologie, avoir une identité serait donc se distinguer !

La notion de « personnalité » ne serait-elle pas plus appropriée dans la mesure où elle se définit par ce qui constitue la personne, ce qui la distingue d'une autre, ce qui donne une place particulière, originale, unique dans la vie relationnelle ?

Pour KANT, la personnalité c'est la liberté, l'indépendance à l'égard du mécanisme de la nature, et sert essentiellement à qualifier l'homme comme sujet. Cela suppose des capacités personnelles, ou des possibilités accordées, d'accès à l'unicité, l'intériorité, l'autonomie.

Qu'offrons-nous aux adolescents, nous familles, écoles, professionnels divers de l'éducation et de la formation professionnelle, responsables de la vie en société pour « construire ce rapport au monde, alors que la question de l'autonomie psychique, affective, matérielle se pose de manière cruciale » ? (Patrice HUERRE)

« Le processus d'identification est profondément atteint, comme si les adultes laissaient entendre aux plus jeunes: il ne faut surtout pas vous identifier à nous ... les adultes, en crise avec le sens de l'autorité se montrant impuissants à l'exercer et à jouer leur rôle de médiateurs et de régulateurs entre les adolescents et la réalité » (Tony ANATRELLA). Quels repères d'identification offrent à l'adolescent le « jeunisme » ambiant, la catégorisation des 10-25 ans dans l'expression « les jeunes » qui indifférencie, uniformise ?

Les orientations et les moyens qui sont donnés aux responsables de l'éducation et de la formation permettent-ils à chacun des adolescents d'acquérir « une identité vivable: se reconnaître et être reconnu » (Xavier POMMÉREAU), une pensée personnelle ?

« Je pense donc je suis » ?

Oui si, adolescent unique, j'ai la possibilité, le droit de me forger, y compris dans les problématiques inhérentes à mon âge, une pensée personnelle dans une vie sociale interactive qui ne privilégie pas la pensée unique.

Oui si, me reconnaissant et me sachant reconnu, je suis apte à reconnaître en tout autre un identique, un égal en liberté, droits et devoirs.

F. VILLARD

NB : Les citations sont extraites du N° hors série du « Nouvel Observateur » : « Les nouveaux ados ».

CALENDRIER

- **Quel accompagnement des jeunes suicidants ?**
Conférence débat avec M. WALTER, psychiatre et S. GALARDON, Pdte SOS Amitié
10 décembre - MORLAIX
Fondation de France et Parentel : 02 99 38 24 22
- **Le drôle de parler des adolescents**
Rencontre débat avec A. TAHRI, éducateur
17 décembre 2002 à BREST
MPT de Pen ar Créach : 02 98 02 29 75
- **Y a-t-il une dépression spécifique des bretons ?**
7 février 2003 - ST BRIEUC
Conférence avec R. LE DUAULT, psychanalyste
Ecole Psychanalytique de Bretagne : 02 98 30 41 98
- **5^{ème} Forum de l'enfance à l'adolescence**
Rencontres médicales, psychologiques et sociales
22 et 23 Mai - PARIS
Les Cahiers de l'Enfance et de l'Ado : 01 58 60 25 35
- **Violences : de la réflexion à l'intervention**
4^{ème} Congrès européen Sciences de l'Homme
4 au 7 juin 2003 - MONTPELLIER
Cultures en Mouvement : 04 92 90 44 10
- **Les transmissions familiales entre filiation et affiliation**
Séminaire de Recherche de l'IRESO
12 février, 19 mars, 30 avril et 28 mai
IRESO : 01 42 80 38 30
- **Le rapport à la loi : c'est à dire ?**
De janvier à Juin 2003
Séminaire sous la direction de Saïl KARSZ
Pratiques Sociales : 01 46 630 631
- **L'enfant victime**
Journée d'étude à Toulouse
Janvier 2003 - PARIS
Fondation pour l'enfance : 01 53 68 16 57

ASSOCIATION

A propos de la prévention du suicide à Brest

Un an au sein d'un groupe de recherche-action

En février 2001, Parentel était convié à une réunion pour la mise en place d'une recherche-action sur la prévention du suicide sous l'égide de la Mutualité Française¹. La mise en place des Ateliers de Recherche-Action s'inscrit dans le cadre d'un des axes prioritaire du Programme Régional de Santé intitulé : « Souffrance psychique et phénomène suicidaire » au titre duquel les actions de Parentel sont subventionnées.

La recherche-action

La mise en commun de savoirs, de savoir-faire d'acteurs impliqués dans la prévention du suicide sont les modalités sur lesquelles se bâtit une recherche-action. Il s'agit ici de partir du terrain, en se référant aux pratiques de chacun, aux différentes initiatives développées dans le domaine de la prévention et aux limites relevées par chaque participant afin de construire des outils de prévention adaptés.

« Le trait d'union entre recherche et action illustre bien la simultanéité de la recherche et de l'action. La production de savoirs n'est pas une fin en soi ; elle doit aboutir à un changement social, à une transformation des pratiques »²

Notre groupe était composé de 11 personnes et durant tous nos ateliers nous étions accompagnés par une sociologue, enseignante à l'Université.

Nous venons tous d'institutions différentes³ et nous avons un statut professionnel différent⁴.

¹ Et animée par Fabienne COLAS, Mutualité Française, Brest. (Ndr)

² Laure BEN MOUSSI, sociologue, Université de Bretagne Occidentale, Brest.

³ Inspection d'Académie ; SOS Amitié ; Unité Médico-psychologique Anjela Duval, CHU, Brest ; Asso. Don Bosco ; La Mutualité Française ; Service Santé Publique de la Ville de Brest ; Mission locale d'insertion sociale et professionnelle ; Médecine Préventive Universitaire, Brest ; Parentel.

⁴ Assistante Sociale ; Bénévoles ; Infirmière ; Éducatrice Spécialisée ; Animatrice de Prévention ; Médecin ; Conseillère Technique Santé et Insertion ; Psychologues.

Nous avons été sollicités car faisant partie du réseau de prévention du suicide qui se met en place sur Brest.

S'impliquer dans cette recherche-action réclamait de s'inscrire dans le travail pendant un an (12 ateliers), de mener un travail de recherche entre deux ateliers. L'implication des participants devait être forte et durable.

La démarche

Il fallait tout d'abord définir une problématique. Pour cela certains éléments étaient nécessaires : définir une population, définir un terrain d'investigation, repérer un problème social.

Notre groupe a décidé d'axer son travail sur la souffrance psychique des 15-25 ans, souffrance qui peut amener (entre autre) au passage à l'acte suicidaire et à la prévention primaire de ce phénomène.

Il nous a fallu ensuite dégager une question de recherche. Celle-ci n'apparaîtra qu'à la fin du 7^{ème} atelier car pour y parvenir il nous fallait mieux cerner notre objet d'étude. Nous l'avons rédigée ainsi : « **Quels sont les moyens et les compétences utiles à la prévention du suicide ?** »

Nous y avons répondu au travers de 3 hypothèses :

1. Le souci de prévention primaire s'inscrit dans un programme de promotion de la santé qui signifie :
 - d'accompagner les acteurs concernés par le bien-être de l'enfant pour qu'ils assurent une construction identitaire équilibrée de ce dernier.
 - de développer l'information et la formation des acteurs en contact avec le jeune.
2. La prévention primaire doit permettre de travailler sur la libération de la parole du jeune, en levant le tabou du suicide et en tenant compte des représentations sociales qui lui sont liées et des différences sexuelles qui existent entre jeunes hommes et jeunes femmes.
3. Elle repose sur la constitution de réseaux entre partenaires et acteurs à partir desquels un suivi du jeune pourra être conçu.

A l'étape suivante chacun d'entre nous a dû, en reprenant hypothèse après hypothèse, lister au niveau de son institution, ces interventions sur ce sujet : quelles étaient les limites institutionnelles, les limites professionnelles et les atouts que nous trouvions dans notre méthodologie d'intervention.

Après avoir fait la synthèse de ces listings nous avons réfléchi à des propositions d'actions à mettre en place.

Voici les actions proposées :

- création d'un lieu d'accueil pluridisciplinaire et généraliste, missionné sur la souffrance psychologique, qui serait présent sur les différents sous-territoires finistériens (Brest, Carhaix, Quimper, Morlaix...);

- formation des acteurs en formation initiale (instituteurs, infirmières, médecins, assistantes sociales, éducateurs...);
- formation des acteurs en formation continue qui allierait théorie et pratique;
- constitution d'un réseau agissant sur la prévention primaire des souffrances psychiques des jeunes ou de réseaux selon les sous-territoires déjà évoqués, mandatés par nos initiatives ou les institutions en jeu qui donneraient les moyens des actions envisagées.
- élaboration d'un annuaire de professionnels et de bénévoles.
- élaboration d'une plaquette d'information à destination des jeunes.

Les résultats de cette recherche-action paraîtront peut-être modestes parce que réalisables; mais pour cela il faudra que certaines conditions et volontés institutionnelles soient réunies.

Autres atouts de la recherche-action

Un point important a été la rencontre de plusieurs partenaires travaillant dans le champ médico-social. Nous connaissions tous nos différentes institutions d'appartenance, mais nous ne savions pas toutes les missions exactes de chaque service, les limites d'action de ces services, comment interpellier les différentes équipes...

Pour beaucoup d'entre nous cela nous a permis de réfléchir à la place des équipes de bénévoles dans les réseaux et de reconnaître la place importante qui est la leur. Rencontrer les bénévoles de SOS Amitié (bénévoles, mais très formés) fut une expérience riche pour tous.

Modestement, ces rencontres nous ont permis de constituer un embryon de réseau en réflexion sur la prise en compte de la souffrance psychique des jeunes, réflexion que nous aimerions poursuivre.

Parentel et la question de la souffrance psychique des jeunes

Notre participation à cette recherche-action nous a conforté dans la pratique d'accueil et d'écoute que Parentel développe en direction des parents, et nous a conforté également dans le fait que nous avons une place à promouvoir dans ces réseaux.

Tout d'abord la vocation même de Parentel fait que ce service se trouve bien du côté de la prévention.

En oeuvrant dans le cadre d'un objectif général de protection de l'enfance et en ayant par vocation la prévention des troubles familiaux en ce qu'ils se répercutent au niveau des enfants sous forme de souffrance, de difficultés affectives ou d'adaptation sociale, Parentel répond à la première hypothèse de travail que nous avons cherché à développer; d'ailleurs, Parentel s'est doté d'un lieu d'accueil, d'écoute et d'entretien avec les parents pour pouvoir répondre à cet objectif.

Nous avons noté au cours de cette recherche-action combien il est difficile pour un adolescent de demander de l'aide pour lui-même et, en conséquence, combien il est important d'intervenir auprès de son entourage et tout particulièrement ses parents.

A Parentel, le postulat qui régit notre pratique est qu'il est possible d'aider un jeune en difficulté par l'intermédiaire de ses parents.

S. FREUD et S. FERENCZI se sont tous deux intéressés à cette question bien avant nous... FREUD a expérimenté ce postulat au travers de sa prise en charge du petit Hans. FERENCZI, quant à lui, a développé cette position d'accompagnement dans son ouvrage « *L'adaptation de la famille à l'enfant* »⁵. Il y soutient que l'on peut « *agir sur la vie psychique des enfants grâce à la compréhension des parents* ».

La psychanalyste Kati VARGA⁶, qui soutient aussi ce postulat, écrit : « *Je pars de l'hypothèse que les troubles graves de l'adolescence sont en fait des reflets, des retours d'histoires non résolues qui se répètent à travers lui. Il ne s'agit ni de disculper l'adolescent, ni d'accuser les parents, mais la manière dont les parents vont pouvoir appréhender ses problèmes permet de comprendre en quoi l'adolescent et ses parents sont tributaires d'une histoire qui a commencé avant eux, à travers la génération précédente* »⁷.

A Parentel, notre travail d'écoute et d'accompagnement des parents, repose sur la prise en compte de la manière dont les parents investissent leur enfant, ce que cet enfant-là représente pour eux. Nous appréhendons cet enfant en difficulté – ou pas – au travers de ce que diront de lui ses parents.

Aider les parents à mieux vivre la relation qu'ils ont avec leur enfant permettra à ce dernier d'être le premier bénéficiaire de cette écoute.

Sur ce point encore la pratique de Parentel, aux vues des réflexions de ce groupe de recherche-action, se positionne bien dans une pratique de prévention de la souffrance psychique des jeunes.

Conclusion

Un an de travail ensemble nous a semblé bien court. Nous avons grande envie de continuer à réfléchir sur la prise en compte de la souffrance psychique des jeunes.

Parentel est prêt à s'engager avec d'autres partenaires pour que cette réflexion continue et à défendre que l'accompagnement de la Parentalité est un niveau incontournable dans la prévention des souffrances psychiques des jeunes.

Nadine KERSULEC
Psychologue à Parentel
Participante au groupe de Recherche-action

⁵ In Œuvres complètes, t IV, Payot.

⁶ K. VARGA est venue parler à Brest dans le cadre de Parentel en 1996.

⁷ Kati Varga, L'adolescent violent et sa famille, Editions Privat, 1992.

(parentel)...

vous propose une session de formation :

LES GROUPES DE PARENTS : DU PROJET A LA PRATIQUE Approche anthropologique et sociale

Formation destinée aux travailleurs sociaux, éducateurs, psychologues, etc. engagés dans des actions collectives d'aide à la parentalité et dans l'animation de groupe de parents...

➤ Pour **produire un travail** de réflexion et de conceptualisation autour de l'orientation collective dans l'aide à la parentalité et l'intervention auprès des parents ;

➤ **Construire des outils** d'analyse du contexte social et institutionnel comme condition préalable à la mise en place et au développement des situations de rencontre entre les parents ;

➤ Et **permettre les échanges** et confrontations d'expérience afin de développer des outils pratiques de mise en œuvre, d'intervention et d'évaluation pour mener à bien les projets et/ou les actions d'animation de groupe de parents.

Dates en 2003 / 17 mars (14 h/18 h) - 18 mars (9 h / 16 h) et 5 mai (14 h/18 h) – 6 mai (9 h/16 h) soit 18 h de formation

Formateur / Maria MAÏLAT, anthropologue et sociologue; longtemps chargée de mission au CEDIAS pour la D.I.F. Intervenante au CNFPT.

Lieu : Rennes ou Brest

Coût / 470 € (380 € à titre individuel) la session de 3 jours pour une inscription.

Renseignements et inscription

PARENTEL

Unité de Recherche et de Formation sur la Parentalité

4 rue Colonel Fonferrier 29200 BREST

Tel: 02 98 43 62 51 – Fax: 02 98 43 63 12

La quête d'identité des adolescents aujourd'hui*

Le jeune est simultanément en quête d'indépendance et de réassurance à l'égard des autres cherchant à la fois leur tutelle et l'autonomie, il expérimente pour le meilleur et pour le pire son statut de sujet, la frontière entre le dehors et le dedans de lui-même, joue avec les interdits sociaux, teste sa place au sein d'un monde où il ne se reconnaît pas encore tout à fait. Il inscrit son expérience dans l'ambiguïté, ou plutôt dans l'ambivalence, il est insaisissable pour les autres mais aussi pour lui-même.

La confrontation à soi et aux autres est une mise à l'épreuve dans la quête de soi. La question des limites symboliques dans la relation aux autres et au monde est fondamentale pour le jeune, d'autant plus s'il en a manqué dans son enfance, car celles-ci lui permettent de se situer en tant que partenaire actif au sein du lien social, dans la mutualité des relations. (...) Sa reconnaissance des autres est une garantie de la reconnaissance des autres à son égard. Il éprouve le sentiment de sa nécessité personnelle, de la valeur et du sens de sa vie. Porté par ce sentiment de confiance envers

le monde, soutenu par le goût de vivre, il est préservé de devoir mettre en jeu son existence pour savoir si la vie vaut ou non la peine d'être vécue.

Une majorité de jeunes connaissent cette tranquillité d'exister et entrent sans dilemme majeur dans l'âge d'homme. Les jeunes impliqués dans les conduites à risque composent une forte minorité, insaisissable en terme de chiffre, mais qui témoigne d'un manque à être, d'une souffrance et de la nécessité intérieure de s'affronter au monde pour se dépouiller du mal de vivre et poser les limites nécessaires au déploiement de leur existence.

Le jeune est parfois dans une volonté obsessionnelle d'être identifié comme « existant » et donc de créer auprès de ceux qui lui tiennent à cœur, ses parents surtout, un déplacement des routines familiales pour provoquer une reconnaissance de soi qui ne doit plus rien aux pesanteurs affectives ou qui disent enfin une attention jamais ressentie. La provocation de l'entourage par la déprime, la violence, le repli sur soi ou les conduites à risque, au delà de la souffrance que traduisent ces comportements, sont des manières de tester l'amour des autres. Ils sont le détour douloureux pour s'assurer de la valeur de son existence. Le jeune « voudrait idéalement que « ses parents soient là, sans être là¹ ». Le *containing* familial ou amical est mis à mal dans cette soif de réassurance.

Les raisons de mettre en danger sa vie pour pouvoir exister sont nombreuses et mêlées, seule l'histoire personnelle du jeune est susceptible d'éclairer le sens de son passage à l'acte alors qu'un autre, vivant une situation proche semble s'en satisfaire ou entre dans des conduites différentes. Les conduites à risque ont leur origine dans l'abandon, l'indifférence familiale, mais aussi à l'inverse dans la surprotection, notamment maternelle. Si la mère exerce un amour envahissant, elle impose à l'adolescent des épreuves personnelles comme l'anorexie, l'acte suicidaire ou la fugue pour rompre le cordon ombilical symbolique et accéder à sa propre existence. La disqualification de l'autorité paternelle revient couramment. Le père ou son tenant-lieu peut être un bon copain, s'il n'est tout à fait absent, mais il est incapable de se positionner en aîné et en éducateur. Parfois c'est la violence ou les abus sexuels, la mésentente du couple parental, l'hostilité d'un beau-père ou d'une belle-mère dans une famille recomposée. C'est toujours le manque d'orientation pour exister, le sentiment d'absence de limite à cause d'interdits parentaux jamais donnés ou insuffisamment étayés.

*Retranscription d'une communication donnée par David LE BRETON à Brest dans le cadre de Parentel en octobre 2002. Nos remerciements à l'auteur ainsi qu'à la revue « Agora ». (Ndr)

¹ POMMEREAU X., *Quand l'adolescent va mal*, Lattès, Paris, 1997, p 57.



Les conduites à risque sont des sollicitations symboliques de la mort dans une quête de limites pour exister, ce sont des tentatives maladroitement et douloureuses de se mettre au monde, de ritualiser le passage à l'âge d'homme. Elles marquent le moment où l'agir l'emporte sur la dimension du sens. La mentalisation est mise en échec et la résolution de la tension implique le passage à l'acte ou les conduites addictives. Les émotions, la souffrance, débordent les mots. Il s'agit d'accoucher de soi dans un corps à corps avec le monde et les autres. La question du goût de vivre est essentielle, son manque ou son insuffisance ouvre en soi un abîme qui expose au pire.

Les conduites à risque se distinguent absolument de la volonté de mourir, elles ne sont pas des formes maladroitement de suicides, mais des détours symboliques pour s'assurer de la valeur de son existence, rejeter au plus loin la peur de son insignifiance personnelle. Tentatives de vivre, plutôt que de mourir. Ce sont des rites intimes de fabrication du sens qui ne trouvent souvent leur signification que dans l'après-coup de l'événement². Les conduites à risque sont le revers d'un jeu avec l'idée de mort. En manipulant l'hypothèse de sa mort volontaire, le jeune aiguise le sentiment de sa liberté, il brave la peur en allant au devant d'elle, en se convainquant qu'il possède à tout moment une porte de sortie si l'insoutenable s'imposait

² LE BRETON D., *Passions du risque*, Métailié, Paris, 2000 ; *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, PUF, 2002. De même pour un prolongement ou un affinement des thèses développées dans cet article.

à lui. La mort entre ainsi dans le domaine de sa puissance propre et cesse d'être une force de destruction qui le dépasse.

Au moment de l'adolescence, quand les assises du sentiment d'identité demeurent encore à vif, le corps est le champ de bataille de l'identité. Il est à la fois inéluctable, à soi, racine identitaire, mais simultanément il effraie par ses changements, les responsabilités qu'il implique envers les autres, la nécessité de la sexualisation, etc. Il est une menace pour le Moi. Pourtant, il est là, à portée de la main en quelque sorte, comme une attache au monde, la seule permanence tangible. Et il est l'unique moyen de reprendre possession de son existence. L'ambivalence envers le corps en fait un objet transitionnel destiné à amortir les coups que le jeune ressent de son intégration problématique dans le monde. Il le couve et l'écorche, le soigne et le maltraite, il l'aime et le hait avec une intensité variable liée à son histoire personnelle, et à la capacité de son entourage à faire office ou non de contenant. Quand les limites manquent, le jeune les cherche à la surface de son corps, il se jette symboliquement (et non moins réellement) contre le monde pour établir sa souveraineté personnelle, se différencier des autres, trancher enfin entre le dehors et le dedans, établir une zone propice entre intérieur et extérieur. Le corps est une matière d'identité qui permet de trouver sa place dans le tissu du monde, mais parfois non sans turbulence et non sans l'avoir malmené³. Pour faire enfin corps avec soi, prendre chair dans le monde, il faut éprouver ses limites physiques, les mettre en jeu afin de les sentir et de les apprivoiser afin qu'elles puissent contenir le sentiment d'identité.

Le terme de conduites à risque, appliqué aux jeunes générations, désigne une série de conduites disparates dont le trait commun consiste dans l'exposition de soi à une probabilité non négligeable de se blesser ou de mourir, de léser son avenir personnel, ou de mettre sa santé en péril. Elles ne se réduisent pas à un jeu symbolique avec l'éventualité de mourir ou de se heurter violemment au monde, elles sont aussi parfois dans la discrétion, le silence, mais elles mettent en danger les potentialités du jeune, elles altèrent en profondeur ses possibilités d'intégration sociale, son amour de la vie, et elles culminent parfois, comme dans l'adhésion à une secte en une démission identitaire. Empruntant des formes variées, elles relèvent de l'intention, mais aussi de motivations inconscientes. Certaines, longuement délibérées, inscrites dans la durée, s'instaurent en mode de vie, d'autres marquent un passage à l'acte, ou une tentative unique liée aux circonstances.

³ Voir à ce propos notre analyse du recours aux marques corporelles comme manière de ritualiser un passage difficile, cf. LE BRETON D., *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Métailié, Paris, 2002.

Les conduites à risque sont aussi des manières ambivalentes de lancer un appel aux plus proches, à ceux qui comptent. Elles forment une manière ultime de fabriquer du sens et de la valeur. Témoignant de la résistance active du jeune et de ses tentatives de se remettre au monde, elles s'opposent au risque bien plus incisif de la dépression ou de l'effondrement radical du sens. En dépit des souffrances qu'elles entraînent, elles possèdent donc un versant malgré tout positif : elles favorisent la prise d'autonomie, la recherche de marques ; elles sont un moyen de se construire une identité. Elles n'en sont pas moins douloureuses dans leurs conséquences à travers les dépendances, les blessures ou les morts qu'elles entraînent. Mais de toutes façons la souffrance est en amont, perpétuée par une conjonction complexe entre une société, une structure familiale, une histoire de vie. Paradoxalement, pour certains jeunes, le risque est davantage qu'ils restent emmurés dans leur mal de vivre, avec peut-être un jour une issue radicale. Les turbulences provoquées par les conduites à risque illustrent une volonté de se défaire de la souffrance, de se débattre pour accéder enfin à soi. Elles sont une tentative paradoxale de reprendre le contrôle de son existence, de décider enfin de soi, même en se faisant mal. Il s'agit de porter un coup d'arrêt à la souffrance. Se faire mal au corps pour avoir moins mal dans son existence.

Influence du groupe

Dans un groupe de pairs, le jeune trouve un étayage essentiel pour s'affranchir de la tutelle parentale d'une part, mais aussi pour trouver enfin une identité commune, une appartenance. Dès lors la loi du groupe impose sa prépondérance sur celle de la famille. Le groupe induit la dilution des responsabilités et l'impression de sécurité lors d'actions délinquantes qui poussent l'individu à des actes qu'il n'aurait jamais osé accomplir seul. L'observation des conduites adolescentes à risque va dans le même sens, la présence des pairs incline le jeune à aller au delà de ses appréhensions pour affirmer son identité aux yeux des autres, sans craindre de se mettre physiquement en danger puisque le risque identitaire de reculer est nettement plus redoutable dans ses conséquences. La crainte d'être considéré comme un « bouffon » ou de perdre sa place dans le groupe est la pire de toute. L'entrée dans un certain nombre de conduites à risque (toxicomanie, délinquance, etc.) est souvent liée à la puissance d'attraction d'un groupe de pairs qui les valorise et dissipe les derniers doutes en leur conférant une légitimité bien supérieure à celle de la société (ou de sa propre famille). Elle participe d'un moment intense, de la présence des autres ou de l'impossibilité de renoncer sans perdre leur estime.

Cohen parle d'« hédonisme de l'instant ». Des jeunes se regroupent de manière informelle autour d'un même lieu de ralliement, « ils flânent, ils chahutent, bavardent et attendent que quelque chose se passe⁴ ». Le groupe accompagne et encourage les premières expériences en matière d'alcool, de drogue, de délinquance, l'une et l'autre de ces substances étant perçues comme facilitant le contact, voire même pour l'extase la symbiose avec l'environnement, l'effacement de soi dans la fête. Dans la conduite automobile, et notamment le fait de prendre le volant après un moment d'alcoolisation ou sous l'empire du cannabis, ou celui de rouler vite, la présence des autres est un facteur aggravant. On sait par exemple que les jeunes conduisant seuls sont sensiblement moins victimes d'accidents de la route. La simple présence d'un pair à ses côtés suffit à mettre le conducteur en représentation. A son insu il entend montrer qu'il est à la hauteur ou qu'il ne s'en laisse pas conter par le code de la route.

Ceux qui n'appartiennent pas au groupe, surtout s'ils ont le même âge, se muent en étrangers, voire en victimes potentiels de violences, de racketts, de dépouilles, etc. Quand l'identité territoriale prime sur toute autre considération, celui qui vient d'un autre quartier est alors une cible en puissance à la moindre incartade (ou sans raison particulière). La défense du territoire se mêle d'ailleurs à une quête brutale de limites, de définition du dehors et du dedans amenant à un affrontement régulier contre la police, les vigiles, aux pompiers, voire aux médecins, aux fonctionnaires intervenant sur les lieux.

Masculin et féminin dans les conduites à risque

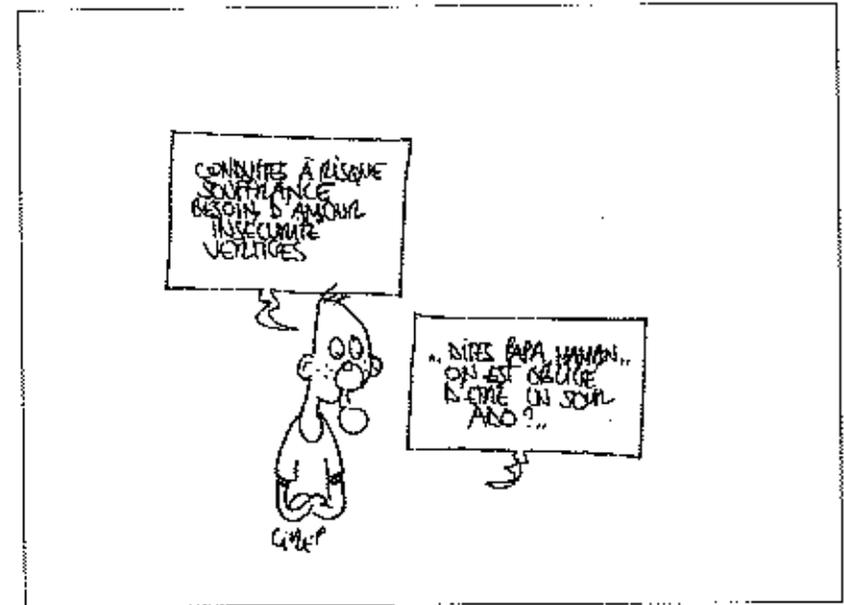
Les garçons sont plus touchés que les filles⁵ par les conséquences de leurs conduites à risque avec une nette surmortalité et surmorbidity. Mais les uns et les autres usent de leur corps comme d'un objet transitionnel à la recherche d'un contenant permettant de s'établir enfin dans le monde, fût-ce au risque de mourir. Les garçons utilisent des moyens plus radicaux de mise en jeu de leur intégrité physique que les filles. Ils projettent leur corps contre le monde, ils se débattent dans leur quête de limite, ils forcent un chemin de sens dans leur existence en affrontant symboliquement ou réellement la mort : jeux dangereux, ivresses, vitesse sur la route en deux roues ou en voiture, suicides, délinquances, violences physiques. Ces conduites sont d'ailleurs souvent valorisées, renvoyant à une image de virilité (vitesse, ivresse, délinquance, etc.). Elles soulèvent même une dimension initiatique d'entrée dans une classe d'âge à travers les imaginaires culturels qui leur demeurent liés : ainsi de la vitesse sur la route, de la première cigarette, de la première ivresse, etc.

⁴ COHEN A., *Delinquent boys. The culture of the gangs*, The Free Press, Glencoe, 1955, p. 30.

⁵ AIT EL CADI H., Au féminin, in LE BRETON (éd.), *L'adolescence à risque, Autrement*, 2002.

La musique, le cinéma, les magazines renchérissent sur l'attrait de ces comportements, stigmatisant la prudence, perçue comme une pusillanimité ou une faiblesse. Aux USA, les adolescents meurent deux fois plus que les adolescentes de blessures non intentionnelles⁶. Ils sont deux fois plus que les filles impliqués dans des situations violentes et connaissent un taux de criminalité double. Les filles font sensiblement plus de tentatives de suicide que les garçons même si elles en meurent moins. Trois garçons environ se tuent pour une fille. Les filles s'efforcent de protéger leur enveloppe corporelle, l'intoxication est plus fréquente chez elles, ménageant souvent une issue. La mort est rarement visée mais plutôt un long sommeil, un endormissement dont le réveil va magiquement résoudre toutes les difficultés personnelles un peu comme demain est un autre jour. La quête de coma induite par les médicaments ingérés recèle une promesse de changement propice. Les garçons empruntent de moyens plus radicaux (armes à feu, pendaison notamment).

Les filles usent souvent de psychotropes, elles fument et recourent aux drogues, elles tendent aujourd'hui à s'alcooliser davantage, à céder à une recherche répétée d'ivresse. Elles intériorisent leur manque à être (maux de tête, nausées, dépressions, douleurs diffuses, pertes de conscience, spasmophilie, etc.). Les plaintes corporelles disent un corps en changement difficile à assumer, notamment dans sa sexualisation, corps détroqué que l'on reconnaît mal dans sa féminité et qui réclame d'avoir mal pour éprouver son existence. Les filles sont sujettes à des troubles alimentaires (anorexie, boulimie). Elles se scarifient, se « coupent » pour conjurer par le corps une souffrance diffuse, reprenant par le détour symbolique du corps vécu comme un objet transitionnel, le contrôle d'une existence qui leur échappe. Elles fuient également plus souvent. Elles connaissent des grossesses précoces les contraignant à des IVG ou à être des mères adolescentes, surtout chez celles issues d'une fratrie nombreuse, aux parents dissociés ou en conflit, au chômage ou tributaires d'emplois provisoires. Leur scolarité est médiocre, leur estime d'elle-même pauvre. L'enfant qu'elles mettent au monde ou dont elles avortent, est une manière de montrer malgré tout inconsciemment leur valeur en se rattachant à la maternité.



Les accidents dont des jeunes de 7 à 11 ans ont été victimes participent à la construction de soi, alimentent leur réputation, aident à resserrer les frontières morales du groupe d'appartenance et à souligner les conduites appropriées. En négociant le danger advenu par la parole, les récits d'accident, élaborent les manières d'être conformes tout en se mettant en valeur, notamment chez les garçons. Souvent racontés, ils célèbrent les mêmes vertus. La narration met en scène un acteur compétent, mur, courageux. Ce travail identitaire permet de se montrer sous un angle propice. Cependant les propos diffèrent profondément selon qu'ils sont tenus par les filles ou les garçons. Les filles accentuent leur responsabilité envers les autres, elles se sentent concernées par ce qui leur advenu et s'interrogent sur leur conduite. Elles disent leur chance de s'être trouvées là au bon moment ou leur regret d'avoir manqué à la prévention de l'accident. S'agissant d'elles-mêmes, elles se reprochent d'avoir eu des comportements peu réfléchis. Elles tendent à stigmatiser les risques pris par leurs compagnes.

De manière bien différente, les récits des garçons sont centrés sur le fait qu'ils n'ont pas eu froid aux yeux, qu'ils sont plus courageux que les filles ou leurs pairs, ils transforment l'adversité en démonstration d'excellence. Ils ont affiché leur courage par une conduite dangereuse (faire par exemple du vélo dans la rue malgré l'interdiction parentale) et après l'accident ils

⁶ BELL N. J., BELL R. W. (ext.), *Adolescent risk taking*, Sage, Newbury Park, 1993, p 170 sq.

n'ont pas eu peur du sang ou se sont montrés endurants à leur douleur. Les garçons sont fiers de leur indépendance d'esprit tenant la parole de mise en garde de leurs parents comme secondaire tant qu'ils ne l'ont pas confirmée par leur expérience. Le fait d'avoir subi un accident produit déjà à leur âge l'exaltation de s'en être sorti et témoigne d'une valeur personnelle volontiers reconnue par les autres. Pourtant loin d'attester aux yeux des autres sa virilité naissante, celui qui multiplie les accidents, surtout s'il est un garçon, encourt la réputation d'un maladroit et d'être alors tenu en faible estime par ses pairs.

La mémoire des hommes est fortement structurée par les moments où ils se sont autrefois confrontés à l'autorité des adultes. La jubilation d'avoir rompu les limites données par les lois ou d'avoir su se mettre en danger avec sang froid organisent les souvenirs les plus puissants. Le jeune garçon construit son « héroïsme » en s'opposant à toutes les formes d'autorité incarnées par les adultes (parents, police, enseignants, etc.). La mise en récit de soi au masculin s'alimente de manière privilégiée dans les moments où il s'agit de faire prévaloir son point de vue personnel sur l'autorité sociale.

Les rites ordaliques

Ces conduites sont une manière de jouer son existence contre la mort pour donner sens et valeur à sa vie. Le jeune court le risque de son corps pour retrouver sa place dans le tissu du monde dans un échange symbolique avec la mort : il offre sa vie au risque de la mort, mais il attend aussi, s'il s'en sort, qu'elle lui donne en échange ce sentiment d'assurance qui manque à son existence. Mais la mort à tout moment peut réclamer son dû. Et dans l'addiction il y a souvent un moment où elle l'exige comme s'il y avait une lassitude de répondre en permanence à la demande d'un surcroît de sens qui permette de continuer son chemin.

À son insu, le jeu avec la mort est un pari pour exister, l'ultime moyen de maintenir le contact. La mise en avant du corps est une manière de prendre chair dans un monde problématique, de s'assurer de sa valeur personnelle en n'interrogeant plus la société sous son angle symbolique, mais en investissant ce qu'elle dénie (la mort) pour y inscrire sa propre nécessité intérieure. Pour le jeune, la société a implicitement émis un jugement négatif à son encontre, il ne se reconnaît pas ou mal dans ce qu'il en perçoit. Quant aux personnes affectivement importantes à ses yeux, elles ne le rassurent pas davantage sur la valeur de son existence. Puisque la société est disqualifiée, il interroge une autre instance, métaphysique, mais puissante : s'il réussit à échapper à la mort après avoir été un instant à son contact, une autre réponse lui est donnée, positive cette fois, celle malgré

tout de sa valeur personnelle. En ce sens l'ordalie est un rite oraculaire. La conduite n'est pas toujours lucide ou clairement pesée dans ses conséquences, l'inconscient y joue un rôle non négligeable.

Naître et grandir ne suffisent plus aujourd'hui à assurer une place de plein droit à l'intérieur du lien social, il faut conquérir son droit à exister. Et la société n'hésite plus à dire que pour réussir il faut se battre, être plus fort que les autres. Le jeune découvre un sens et une valeur à sa vie à travers la résolution d'une crise personnelle et non plus en se reconnaissant d'emblée comme acteur à l'intérieur du lien social. Quand les autres modes de symbolisation ont échoué, échapper à la mort, réussir l'épreuve, administrent la preuve ultime qu'une garantie règne sur son existence⁷. Le fait de survivre redéfinit en profondeur l'identité personnelle. La mort symboliquement surmontée restaure une relation au monde plus propice.

L'ordalique provoque le groupe, il produit une douloureuse émotion, il resserre les liens autour de lui par les soins ou l'attention qu'on lui prodigue alors. Tout dépend de l'attitude à son égard de ceux qui importent affectivement à ses yeux. S'ils restent indifférents la récidive est plus brutale ou bien le comportement à risque se transforme en addiction. Au contraire s'ils réagissent avec force, se mobilisent, témoignent de leur affection, l'échange se recrée sur une base nouvelle, certains malentendus peuvent être dissipés. C'est le cas de nombre de tentatives de suicide chez les adolescents qui peuvent ainsi souvent renouer un dialogue interrompu ou montrer pour la première fois à leurs proches qu'ils existent dans leur singularité. Même s'il était seul dans la mise en danger, même si tous ignorent l'épreuve traversée, l'individu, en échappant à la mort, à travers les sensations éprouvées au contact du danger, découvre en lui-même des ressources inattendues qui lui permettent de reprendre le contrôle de son existence.

Les épreuves que les jeunes s'infligent foisonnent, mais elles n'incarnent plus la scansion du passage de l'adolescence à l'âge d'homme, elles marquent plutôt l'accès possible à une signification enfin touchée. Il s'agit de se révéler à travers une adversité créée de toutes pièces : recherche délibérée de l'épreuve, *acting out*, inattention ou maladresse dont la signification est loin d'être indifférente. Le degré de conscience qui préside au heurt avec le monde est ici indifférent, l'inconscient joue un rôle essentiel dans l'événement. Une nécessité intérieure y domine. Si l'issue

⁷ Pour un rappel de l'enracinement social et culturel de l'ordalie dans l'histoire ou dans d'autres sociétés humaines et pour un développement autour des conduites à risque des jeunes nous renvoyons à LE BRETON D., *Passions du risque*, op. cit., 48 sq. ou *Conduites à risque*, op. cit., chapitre 2.

est favorable, cette approche symbolique ou réelle de la mort engendre une puissance de métamorphose personnelle. Elle régénère le narcissisme personnel, restaure le sens et la valeur lorsque la société échoue dans sa fonction anthropologique de dire pourquoi l'existence vaut d'être vécue, pourquoi l'être est préférable au néant. Dans la grisurie du danger ou dans l'après coup, le jeune a le sentiment d'une mise au monde. Il est prêt à entrer dans le lien social, à devenir partenaire de l'échange.

Loin des rites de passage des sociétés traditionnelles, ces épreuves sont plutôt, si elles réussissent, des rites personnels de conjuration du mal de vivre, des rites intimes de contrebande, une manière d'aller braconner du sens hors des sentiers battus. Mais ce sont des rites privés, auto-référentiels, détachés de toutes croyances et tournant le dos à une société qui cherche en effet à les prévenir qui ont parfois une dimension en effet initiatique.

L'accès à une nouvelle dimension du goût de vivre n'est pas socialement construit par une série d'étapes concourant à un rituel établi sous le regard unanime de la communauté sociale. Aucune progression ne vient jalonner ces épreuves en les rendant désirables et prévisibles. Elles sont profondément solitaires. Elles s'imposent dans un contexte de déliaison sociale réelle ou vécue comme telle. Elles relèvent d'actes impulsifs ou d'entreprises inconscientes de leur quête ultime, elles puisent dans la souffrance de ne pas trouver signification à son existence. La réponse apportée est souvent provisoire, insuffisante à assurer le sentiment de sa valeur personnelle. Hostile, la société met en place des structures pour prévenir ces mises en danger de soi. Ce sont en outre des conduites nées de l'impossibilité de se rejoindre, elles provoquent infiniment plus de souffrances, plus de blessures ou de drames que de jubilation. La réussite de l'épreuve n'est jamais assurée, elle se paie lourdement. Loin d'être attestée par la communauté sociale, la métamorphose de soi créée par l'épreuve, quand par chance elle apparaît, est strictement intime, elle n'est pas transmissible aux autres.

Cependant la mise à l'épreuve de soi, sur un mode individuel, est l'une des formes de cristallisation moderne de l'identité quand tout le reste se dérobe. Il s'agit de produire sa propre « survie » (même de manière métaphorique) pour ressentir le sentiment de sa puissance personnelle. Les conduites à risque sont des formes de fabrication personnelle de sens et de sacré.

Par David LE BRETON

Professeur de sociologie à l'université Marc Bloch de Strasbourg.

Auteur de *Passions du risque* (Métaillé, 2000), *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (PUF, 2002), *Signes d'identité. Tatouage, piercing et autres marques corporelles* (Métaillé, 2002).

MALAISE DES JEUNES, MALAISE DES PARENTS ?

Introduction

Telle qu'elle est posée, la question peut-être entendue de plusieurs façons. On ne sait pas notamment dans quel sens ça va : le malaise des jeunes entraîne-t-il celui des adultes ? Ou le malaise des jeunes provient-il de celui des adultes ?

En fait, peut-être n'est-il pas utile de trancher entre ces deux interprétations... Il faut les garder toutes les deux : telle sera ma réponse à la question et la position que je soutiendrai ici !

L'adolescence est effectivement une réalité qui n'est pas facile à vivre. Il se passe des choses à cette époque de la vie qui mettent en question la société (cf. les médias) mais également les parents que nous sommes. C'est une réalité également beaucoup travaillée parce que l'objet d'une importante demande (notamment parentale) qui donne lieu à des conférences comme à Rennes pendant deux ans sur l'initiative de Lycées et comme celles de la Fondation de France (avec Parentel). Mais pour quelle(s) raison(s) ? Autrement dit, pourquoi les adolescents nous donnent-ils tant de soucis ?

Pour répondre à cette question : malaise des jeunes, malaise des adultes, je développerai mon argumentation en trois parties :

1. L'adolescent comme réalité sociale (ou socio-historique) ;
2. L'adolescent comme réalité psychologique (ou structurale) ;
3. L'adolescent face à l'adulte (notamment le parent).

* Retranscription d'une communication donnée par Jean-Claude QUENTEL à Vitré en octobre 2002 dans le cadre des conférences sur l'adolescence co-organisées par la Fondation de France (programme Santé des Jeunes) et Parentel. NB : le style oral a été volontairement été conservé. (NdR)

1. L'adolescent comme réalité sociale

A chaque fois que j'ai à parler de l'adolescent, c'est une chose que j'ai toujours rappelée, quasiment d'emblée, mais non sans provoquer d'importantes réactions... Les gens (y compris les professionnels) étaient surpris qu'on puisse poser le problème en ces termes (et pas immédiatement en terme psy.). C'est pourtant essentiel, car c'est là la dimension spécifique de l'adolescence.

En s'inspirant du livre de Patrice HUERRE, on peut dire : « l'adolescence n'existe pas ». Cet énoncé est un peu provocateur, mais le fait est qu'elle n'existe pas partout ! En effet, aussi bien l'histoire que l'ethnologie nous font clairement saisir que l'adolescence constitue bien une réalité sociale, relative à une époque et à un type de société.

Deux constats tout d'abord :

- il n'y a pas toujours eu des ados même s'il y a toujours eu des pubères ! Ce problème se manifeste par exemple récemment dans la littérature et dans la psychologie...
- l'ethnologie montre qu'il existe des sociétés dans lesquelles l'adolescence n'existe pas ! Ces sociétés nous confrontent à la problématique de l'initiation : on devient là adulte du jour au lendemain (avec, il faut le noter, des rites de passage).

Ce recul est essentiel parce qu'il permet de relativiser le problème. L'adolescence nous apparaît donc comme une construction sociale. Telle est la seule réalité de l'adolescence comme question ! Cela ne veut pas dire que les problèmes qui surgissent dans cette période (qui existe bien chez nous) soient pour autant résolus par cette approche, nullement ! Mais les psy ont voulu faire de cette période (comme le fait monsieur tout le monde) une étape naturelle de la vie selon un schéma psychogénétique : tout homme devait passer par-là ! (cf. GESELL par exemple, et bien d'autres !)

Par ailleurs, il ne faut surtout pas confondre l'adolescence avec la puberté qui, elle, est un problème général et universel, bien que l'on sache que même l'apparition de la puberté subit une certaine variabilité en fonction des sociétés, des modes de vie, etc.

Mais l'on ne peut cependant pas s'en tenir à une simple approche socio-historique de l'adolescence : elle soulève en fait un problème anthropologique majeur.

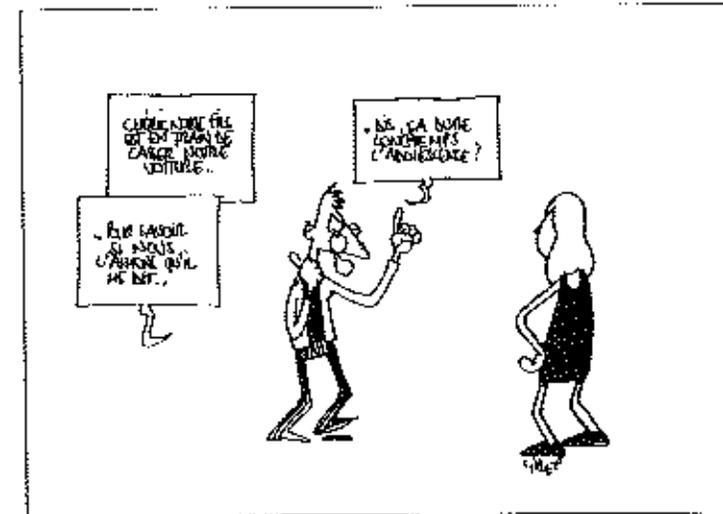
Que signifie ce terme « anthropologique » ? Il a pour ambition rendre compte de processus généraux présents chez l'homme, au-delà de la manière dont les choses se passent dans une société donnée. Ainsi, au moment de l'entrée dans l'adolescence se joue la question de l'émergence de celui qui n'est plus un enfant à la capacité de participer et de contribuer au social, comme *principe*. Qu'en est-il de ce principe ? D'autres parleraient ici de Loi avec un grand L. Jean GAGNÉPAIN,

avec lequel je travaille à l'Université de Rennes, a résumé cette problématique sous l'appellation : « émergence à la Personne ».

Est-ce à dire que l'enfant — qui du coup n'a pas encore émergé à la Personne — n'est pas dans le social ? Bien sûr que non ! Il y est même d'emblée. Mais il fait, en quelque sorte, l'expérience de la Loi en s'imprégnant des usages de son entourage. Il ne participe et ne contribue pas vraiment au social. Il compte pour du beurre en quelque sorte !

Vous noterez ceci que dans toutes les sociétés il y a de l'enfant, mais il n'est cependant jamais le même. Et le temps de l'enfance correspond à une époque durant laquelle on n'est pas vraiment dans le social. Dans toutes les sociétés se pose dès lors le problème de la sortie de cet état d'enfance... et c'est cela que j'appelle « un problème anthropologique », du fait de la dimension généralisable d'une telle question. Mais ce problème va être résolu différemment selon les sociétés, dans certaines par l'initiation, dans la nôtre par l'entrée dans l'adolescence.

Aussi pouvons-nous conclure momentanément en répondant de la façon suivante à la question : qu'est-ce que l'adolescence ? : l'adolescence, c'est une création sociale ! C'est une période, dans toutes les sociétés évoluées, où l'on fait durer les choses en reculant l'entrée dans la vie sociale, en retardant l'exercice d'une capacité que l'adolescent en question possède déjà. Il y va en fait de l'étalement de ce qui n'est qu'un seuil.



Quels enseignements tirer d'une telle analyse par rapport à la question initiale ? Si l'adolescence est une création sociale, c'est la société qui produit cette situation ! Le malaise des jeunes peut être alors compris comme une réponse à un dispositif social particulier puisque la société les crée et crée la situation dans laquelle ils sont placés. Et si la société mute, le malaise de la société retentit sur les adolescents.

Ceci dit, il ne faut jamais confondre « enfant » et « mineur »... et le langage que l'on utilise pour parler de et à l'adolescent mérite toute notre attention en ce qu'il comporte une façon particulière de le considérer : il n'est assurément plus un enfant même s'il est encore mineur !

2. L'adolescence comme réalité psychologique

L'analyse que je viens de produire ne suffit pas. Plus exactement, il faut la prolonger. Psychologiquement (je vais parler ainsi maintenant afin que tout le monde s'y retrouve), la période de l'adolescence est une période de conflit (même si cela n'est pas admis par tout le monde). C'est un conflit interne. Revenons un instant à ces sociétés qui pratiquent l'initiation. Que nous en disent les ethnologues ? Il s'agit de tuer l'enfant, il s'agit d'en opérer le meurtre, de le faire disparaître, doublement en quelque sorte, par la société et par le postulant lui-même... ce qui n'est pas rien ! Mais il s'agit simultanément d'une renaissance qui signe en fait la vraie naissance au social en tant qu'on en devient protagoniste à part entière.

Dans ce double aspect du processus, l'on a un bon aperçu de ce qui se joue comme processus sociaux mais également comme processus internes lors de l'émergence à la Personne.

En effet, à l'entrée dans l'adolescence, l'ado d'une manière rapide, presque soudaine, vient rompre avec l'enfant qu'il était naguère, c'est-à-dire hier, et qu'il est encore ! Il y a incontestablement un soubassement physiologique lié à la puberté dans ce processus... mais ici nous nous intéressons à la dimension psychologique ! L'adolescent vit en lui quelque chose de nouveau : il prend de la distance par rapport à l'enfant en lui. Là où hier il trouvait fondamentalement les repères de ce qu'il était chez ses parents et ses éducateurs, aujourd'hui il ne les trouve plus.

L'adolescent sort de cette dépendance de manière assez brutale (du point de vue des processus) c'est-à-dire que ce monde-là ne tient plus pour lui. Il s'ouvre à quelque chose de nouveau. Ce sont non seulement les fondations de son être qui sont mises en question, mais également les fondations du monde...

L'on comprend alors qu'il s'agisse d'une crise, avec lui-même, bien sûr, mais d'une crise fondamentale car elle touche aux fondements mêmes de son être. Il ne se reconnaît plus, il s'échappe à lui-même. D'autres diraient qu'il se découvre « sujet divisé » d'avec lui-même ! C'est donc un sentiment, intérieur tout d'abord, d'étrangeté, en lien avec cette notion de mort, de meurtre de l'enfant, que l'on retrouve dans l'initiation... On lui torde le cou !

Mais cette expérience n'est pas uniquement négative, car elle est la condition d'une reconnaissance, d'une ouverture au social. C'est en quelque sorte la « Symphonie du nouveau Monde », la découverte de l'Amérique ! Il se refait, comme lors d'une mue, mais refait le monde en même temps.

Notez bien que cela ne se traduit pas obligatoirement par un conflit externe même si c'est la totalité de son rapport au monde, donc à son entourage, qui change. Le conflit interne n'est pas forcément extériorisé. Le croire est une erreur de ceux qui ne se fondent que sur ce qu'ils voient. De ce point de vue, l'adolescence ne crée pas nécessairement du malaise. Notez également que ce processus est, pour l'adolescent, tout à la fois grisant et inquiétant, fascinant et troublant.

Il s'agit par ailleurs d'essayer de comprendre — de manière très résumée — à quel monde s'ouvre d'un seul coup l'adolescent, par rapport à l'enfant qu'il était. Citons quelques aspects de la question :

- l'arbitrarité de la loi... qu'est-ce que cela veut dire ? Cela renvoie à la totale relativité des usages... Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà ! Ainsi, à Jersey on roule à gauche ! Qui a raison ? L'adolescent émerge à la variabilité des usages, à l'arbitrarité de la loi, il s'ouvre à cela, prenant conscience que cela aurait bien pu être autrement, que tout est toujours discutable et qu'il n'y pas de raison en soi ! Il naît à la relativité !
- l'origine : c'est l'époque où l'on se pose la question de l'origine des choses, et en premier lieu celle de sa propre origine. C'est une question aussi complexe qu'intéressante (cf. les questionnements des enfants adoptés) ; l'ado peut en effet se dire : « *J'aurais pu avoir d'autres parents, j'aurais pu naître ailleurs, à une autre époque, dans un autre milieu !* » « *J'aurais même pu être un autre !* » Aussi l'adolescent naît-il à la contingence : c'est comme ça, mais cela aurait pu être autrement : tout est également possible !
- l'intimité, le secret : l'adolescent se constitue, à cette époque, un jardin secret ; il installe de l'intimité là où, auparavant, il se livrait facilement. Les copains, la porte de la chambre fermée, etc. tout cela participe de cette dimension de l'adolescence. En s'appropriant son espace privé (« *c'est à moi, je ne le partage pas comme ça !* ») l'adolescent, étranger à lui-même, devient également étranger aux autres. Mais il s'approprie également son histoire là où il était, jusqu'alors, pris dans l'histoire de ses parents. Ce faisant, il découvre des blancs : les non-dits, les « secrets de famille »...

La réalité psychologique de l'adolescence nous conduit donc à mettre l'accent sur le trouble identitaire, en ce sens que l'adolescent se construit son identité. A ce titre, c'est une période de fragilité. Il y a donc une sorte de malaise fondamental, puisque l'adolescent cherche à être, se cherche, et fente du même coup de trouver de nouveaux repères.

Ceci étant, le malaise ou le mal-être n'est pas forcément visible. C'est même le problème ! Aussi ne sert-il à rien de chercher la difficulté à tout prix... une sorte de vigilance suffit. L'adolescence pose la nécessité d'une mort symbolique ; s'il s'agit pour l'adolescent de se diviser d'avec soi-même ; s'il s'agit de rompre avec le statut d'enfant, s'il s'agit de tourner la page et, en un mot, de faire disparaître quelque chose pour s'ouvrir à autre chose... alors l'on comprend la proximité que l'adolescent entretient avec la question de la mort et du suicide (et l'on sait que c'est un gros problème pour les jeunes !) : l'ado vit la mort en lui et doit s'ouvrir à autre chose. C'est une période particulièrement marquée par ce risque.

3. L'adulte face à l'adolescent

Il nous remet en question

Si l'adolescent mute, se transforme, créant en lui de l'étrangeté et de la distance, s'il se fait autre pour lui-même, alors il se fait autre pour son entourage également... Car le monde se transforme avec lui, en même temps que lui : ce sont tous ses rapports avec son entourage qui se transforment, qu'il s'agisse des parents, des profs, des éducateurs... L'ado se pose en s'opposant, c'est-à-dire qu'il s'installe comme protagoniste de l'échange à part entière en affirmant en quelque sorte : « maintenant, il faut compter avec moi ! »

Autant dire que, changeant, il oblige son entourage à changer en même temps que lui, à se transformer. Aussi les rapports ne peuvent-ils plus être les mêmes : « parle-moi autrement, considère-moi autrement. Tu n'es plus ce que tu étais pour moi : tu savais pour moi, tu conduisais ma vie. Maintenant, c'est autrement ! », semble-t-il dire. Cela correspond à la revendication d'une égalité de statut dans l'échange... En même temps, il nous fait vieillir, puisqu'il nous pousse dans la chaîne des générations.

Il réactive en nous l'adolescence

Ce point est essentiel, quoique peu évoqué. L'adolescent « tue » donc l'enfant qui est en lui... Mais il ne le supprime pas une fois pour toutes ! Cela dure ou fait toute la vie... Cette contradiction qui s'instaure là n'est jamais résolue ! C'est un véritable combat avec soi-même !

Il s'agit d'un mouvement « dialectique », contradictoire, sachant que c'est en chacun de nous que se joue la contradiction ! Nous ne sommes pas sortis de l'enfance une fois pour toutes. Autrement dit, nous n'en avons jamais fini de régler nos comptes avec notre enfance... c'est-à-dire avec nous-même et avec nos parents !

L'adolescent, à partir de ce qu'il vit, réactive en nous ce conflit intérieur : il nous fait en fin de compte rejouer notre adolescence, remettant au grand jour certaines défaillances que nous avons eues. Autrement dit, il nous renvoie à nous-mêmes et à notre propre identité, aux fondements de notre existence. C'est en cela, d'ailleurs,

qu'il peut être très dérangeant, pas simplement par sa présence et par ses actes, mais par ce qu'il soulève en nous comme question. Là réside, pour une bonne part, le malaise des adultes !

Mais cette confrontation constitue aussi pour nous un seuil important : elle nous permet en même temps de nous « régénérer », c'est-à-dire d'être à notre tour autre et autrement.

Conclusion

Le malaise psychique de l'adulte coïncide donc avec celui de l'adolescent. Nous avons vu également que le malaise social génère le malaise de l'adolescent. En fait, celui-ci pose des questions à la société, à une société qui lui a fabriqué son statut...

D'une part, on a donc l'adolescent dans un statut que l'on a fabriqué. Il questionne cette fabrication et sa solidité... « vous me mettez dans un statut, voilà comment je réagis. Vous me traitez comme un enfant, je me conduis en enfant ! »

D'autre part, on se retrouve soi-même, avec ses propres questions existentielles, dans son adolescent.

L'adolescence, c'est finalement le prototype même de la rupture, du seuil (dans le sens où pour se développer, on ne passe jamais que des seuils), mais également le prototype du renouveau, de la continue mutation (cf. la littérature depuis le romantisme).

Sans doute le malaise des jeunes fait-il écho au malaise des adultes, dans tous les sens, mais ses effets en sont aussi positifs : on ne peut pas parler de cette question uniquement en terme de malaise. Sinon, rien ne bougerait et les générations seraient dans la stricte répétition d'elles-mêmes : pas d'innovation, pas de transformation, bref pas d'histoire !

L'adolescent est, en cela, celui qui nous rappelle que tout mute tout le temps, que rien n'est jamais acquis.

J.C. QUENTEL, psychologue

Professeur en Sciences Humaines

Laboratoire Interdisciplinaire de Sciences du Langage

RENNES

DE L'ENFANCE A L'AGE ADULTE : HISTOIRE ET RITES¹

Le langage courant le dit : « *Il faut bien que jeunesse se passe !* »

Mais il faut aussi penser la jeunesse, ou plutôt tenter de comprendre comment la jeunesse a été pensée au cours de l'histoire, comment se sont formées, transformées et sédentarisées les représentations qui vont aboutir à l'image que nous nous formons d'elle aujourd'hui. Telle sera notre première réflexion. Certes plusieurs images de la jeunesse vont défiler sous nos yeux, mais les images qu'une époque donne de « sa » jeunesse ont toujours quelque chose à voir avec la réalité sociale propre à chaque milieu social d'« être jeune ».

La jeunesse c'est aussi ce passage durant lequel vont se construire presque définitivement, alors qu'elles sont encore en pointillé, les coordonnées sociales de l'individu. Cette construction peut être réglée par des rites qui l'organisent alors comme une phase d'apprentissage de la société et d'intégration au tout social ; qui peuvent aussi servir d'élément à la structuration même de la société, chez les peuples ou les classes d'âge jouent un rôle central dans l'organisation sociale.

Elle peut à l'inverse être très peu structurée par des formes ritualisées qui sanctionnent les passages, comme cela semble être le cas dans les sociétés modernes. Cela est certainement en partie un effet de la généralisation, consécutive à la prolongation scolaire, de modes relativement uniformes de transition.

Penser la jeunesse

Durant **L'Ancien Régime** on se représente la jeunesse essentiellement comme un rapport de filiation : les jeunes sont d'abord des fils et cette qualité première leur interdit de se penser et d'être pensés comme une catégorie collective douée d'une

certaine autonomie. Le jeune est celui qui est en attente de succession et c'est ce rapport social qui va former la trame des représentations de la jeunesse, organisées autour de deux qualités : *l'impatience et la frivolité* ; impatience d'être celui auquel votre nom vous destine et que la longévité des pères ne vous permet pas d'être immédiatement, frivolité puisqu'aucun apprentissage de la responsabilité n'est réellement nécessaire à ceux auquel le sang confère toutes les qualités requises par leur état et qui permet de tromper l'impatience par la jouissance de tous les plaisirs et se donner l'illusion d'être dans l'excès du paraître.

Le siècle des Lumières va inaugurer, alors qu'on assiste au déclin des valeurs aristocratiques, la représentation de la jeunesse comme *rapport éducatif* : désormais le mérite va l'emporter sur le sang. Le jeune est celui qui apprend pour être et non plus celui qui attend d'être ce qu'il est virtuellement. La jeunesse n'est plus frivole, elle est studieuse et portée par un idéal d'accomplissement personnel. **Le 19^{ème} siècle** va certes actualiser en partie cet idéal, mais en partie seulement et de ce fait, dans les représentations, il met l'accent sur une nouvelle image : la jeunesse comme *rapport de générations*, soit sous sa forme romantique, exaltée et révoltée, soit sous sa forme bourgeoise, du côté des pères, qui ont à gérer un nouvel individualisme juvénile qui n'a pas trouvé dans la société toutes ses potentialités d'accomplissement. La jeunesse romantique de la première moitié du siècle est ainsi l'expression nouvelle d'un non conformisme dans un monde inquiet, peu sûr de ses valeurs, prônant le retour au sentiment contre la raison, avide d'absolu, rejetant l'étroitesse de la vie bourgeoise. La seconde partie du siècle verra le triomphe de la famille bourgeoise et la jeunesse, encadrée par l'école, éduquée dans la famille, se présente sous une image plus conformiste.

Le 20^{ème} siècle introduit une révolution considérable dans les représentations de la jeunesse : pour la première fois on pense celle-ci comme *un processus* et non plus comme une catégorie ; sous l'influence de la psychologie naissante on définit ainsi la jeunesse comme un processus de maturation psychologique, un passage difficile, un moment de crise marqué par le trop-plein des pulsions sexuelles, du sentiment et de l'idéal. Ce projet de connaissance raisonnée correspond à l'invention d'une nouvelle phase de la vie, *l'adolescence*.

On tente alors de garder cet adolescent à la maison, pour lutter contre le vagabondage, la corruption, l'entrée dans les groupes autre que le groupe scolaire. Dans la société traditionnelle, les adolescents étaient très vite intégrés hors de leur famille dans des groupes sociaux divers, institutionnalisés ou informels, du « guet » (patrouille ou sentinelle chargée de la surveillance de nuit) au groupe des apprentis, en passant par les groupes religieux et ou militaires. L'adolescent de la Belle Epoque se trouve privé de ces possibilités, renvoyé de la communauté à ses parents, pris entre son foyer et l'école. Cette intimité, ce repliement de la famille sur elle-même, cette manière de garder des adolescents en mal de liberté, aboutit au cri de Gide en 1897 « *Famille, je vous hais* ». Moins la communauté se charge de l'entrée dans la vie des adolescents, plus celle-ci devient difficile et plus se développe la notion même d'adolescence.

¹ Références bibliographiques : RAVOUX-RALLO E., Images de l'adolescence dans quelques récits du 20^{ème} siècle, Corti 1989 ; GALLAND O., Sociologie de la jeunesse, Armand Colin, 1991 ; GENDREAU J., L'adolescence et ses « rites » de passage, Presses Universitaires de Rennes 2, 1999.

Passer la jeunesse

Arnold VAN GENNEP (édition 1969) remarquait que dans les sociétés traditionnelles, les compartiments divisant la société « sont soigneusement isolés les uns des autres, et pour passer de l'un à l'autre, des formalités et des cérémonies sont nécessaires qui présentent la plus grande analogie avec les rites de passages matériels ». Mais l'aspect formel du rite a moins d'importance que sa signification sociologique. Le passage a avant tout le sens d'une obligation sociale qui intègre le sujet à l'intérieur de nouveaux réseaux d'échange à la fois matériels et symboliques.

Dans la plupart des sociétés traditionnelles des rites organisent ce passage du monde de l'enfance au monde adulte. Mais plus que de simples rites de passage, il s'agit de rites d'initiation. En effet, leur sens ne se comprend pas seulement comme une organisation de déroulement des âges contribuant à la continuité et à l'harmonie sociale, l'initiation est aussi l'introduction du novice aux valeurs sacrées qui ont fondé la société et dont la connaissance va faire de lui un nouvel homme. Le sens profond des rites de la puberté n'est pas seulement social, il est toujours aussi religieux. Cette initiation comporte trois aspects principaux : la séparation du monde féminin et de celui de l'enfance, l'introduction au sacré, la régénération collective de la société à laquelle elle donne lieu.

Chez les Yuin par exemple, comme dans d'autres tribus australiennes, chaque novice est mis sous l'autorité de deux gardiens qui pendant la durée de l'initiation le nourrissent et l'instruisent. Un soir on allume un grand feu et les gardiens amènent les novices sur leurs épaules. On leur ordonne de regarder le feu et de ne faire aucun mouvement quoiqu'il arrive. Pendant dix à douze minutes les garçons sont « grillés » ensuite on les fait courir vers l'enclos sacré où ils doivent se coucher le visage contre terre. A partir de ce soir-là, les novices participent exclusivement à l'existence des hommes.

Dans d'autres tribus le scénario est plus brutal et la séparation plus dramatique, au point de mimer la mort des jeunes hommes. Mais le thème commun à toutes ces cérémonies rituelles est celui de la mort : le novice meurt à l'enfance, à l'état de béatitude, d'irresponsabilité et d'a-sexualité qui est celui de l'enfance pour accéder à un nouveau monde, le monde sacré constitutif de la condition d'homme et de membre à part entière de la société. Sur ce plan, la circoncision équivaut à la mort, ce que montrent très bien les cérémonies initiatiques africaines ou les opérateurs, couverts de peaux de lions ou de léopards et pourvus de griffes, s'attaquent aux organes génitaux des novices, ce qui évoque bien l'intention de les tuer.

Les initiations féminines sont moins élaborées et moins dramatiques, mais commandées par ce mystère qui leur est propre, la menstruation, avec tout le symbolisme qui l'accompagne : purification, fécondité, force magique.

Dans certaines sociétés, en particulier dans toute l'Afrique de l'Est, l'âge réparti les individus et les groupes en un système qui constitue l'armature globale de la société ; la jeunesse n'est pas ce moment creux que connaissent d'autres sociétés, non que les jeunes ne doivent, là comme ailleurs, attendre leur tour, mais cette attente est socialement organisée autour de rites et d'institutions qui tout en opposant symboliquement les classes d'âge, les rendent étroitement solidaires. En

outre, chaque classe exerce à son heure les responsabilités successives prévues par le système. La tension sociale entre les âges, ainsi régulée et contrôlée, confère son dynamisme et sa cohésion à l'ensemble de la société.

Les rites concernant l'enfance et la jeunesse dans les sociétés paysannes ont peu à voir avec l'introduction du jeune au sacré, ils sont avant tout des symboles qui organisent et signifient le passage d'un âge à un autre. En effet, cette fonction sacrée s'est désagrégée, sans doute sous l'influence du christianisme à la fois parce qu'il a attaqué les mythes et voulu interdire les sacerdoces païens, et plus largement parce qu'en se proclamant religion de salut accessible à tous, le christianisme s'est progressivement dégagé de l'atmosphère et des rites du mystère initiatique. Ainsi, à côté de certains rites de passage, ont subsisté des cérémonies et des pratiques confiées au groupe de la jeunesse de la France rurale jusqu'au début du 20^{ème} siècle.

On peut distinguer la première communion, qui marque clairement l'ouverture de la jeunesse : le garçon met pour la première fois des pantalons longs, la jeune fille allonge ses robes, et vers 12 ans le garçon s'engage aussi comme apprenti. La conscription et les rites qui l'entourent constitueront dans la France rurale du 19^{ème} siècle une des cérémonies majeures célébrant la fin de la jeunesse et l'entrée dans l'âge adulte en s'intégrant au cycle annuel des communautés villageoises. Un autre ensemble de rites de passage bien sur plus anciens et plus répandus sont ceux qui précèdent et entourent le mariage. Autant que la célébration de l'accès progressif à la sexualité, ces rites manifestent le contrôle qu'exerce la communauté et le groupe des jeunes lui-même sur les rencontres amoureuses et l'assortiment des jeunes gens : rites de courtoisement, les accordailles, fiançailles, les rites de séparation du groupe des jeunes et enfin la noce elle-même.

Dans les sociétés modernes, les rites de passage ont perdu de leur importance. Bon nombre ont presque disparu comme les fiançailles ; d'autres, à caractère religieux, gardent une importance, mais connaissent une régression, comme la première communion. Le mariage lui-même décline : cérémonie plus simple, moins religieuse est de moins en moins considérée comme une étape obligée avant de vivre en couple. Le déclin de la ritualité se manifeste aussi au sein de l'école ou cérémonies, remises de diplômes, symboles vestimentaires tendent, en France, à disparaître. Comme par compensation fleuriraient ici et là des rites de passages modernes. L'actualité journalistique se fait souvent l'écho de telles découvertes : « le Bac arrive... le permis de conduire..., les rares rites d'initiation qui marquent l'entrée dans la société adulte ».

Comme nous venons de le voir, les sociétés traditionnelles catégorisent avec rigueur : l'existence et le devenir social sont donnés dès l'enfance et la force du rite de passage tient à ce que cette inscription soit clairement instituée sans discussion ni ambiguïtés possibles. Dans nos sociétés modernes le devenir social est de moins en moins clairement inscrit dans la catégorisation initiale ; il est de plus en plus à construire, par des stratégies adaptées. La déritualisation du passage à l'âge adulte, c'est donc aussi cette extension de la phase d'exploration des possibles.

Béatrice PEDRENI

Psychologue clinicienne, Parentel

« Malaise des Adultes ? »¹

Introduction

Quand j'ai répondu favorablement à votre demande d'intervention, je ne me suis nullement posé la question de ma compétence à répondre à l'interrogation qui nous est proposée. Sans doute ai-je pensé inconsciemment qu'étant père de trois enfants, enseignant de philosophie et responsable d'un lycée je ne pouvais être totalement étranger à la question des ages.

Que peut dire un enseignant de philosophie qui n'est ni psychologue ou sociologue ? Que peut-il trouver dans l'histoire de sa discipline ? Que peut-il trouver dans sa pratique avec des jeunes qui ne sont ni des enfants, ni des adultes.

Que peut dire un responsable de lycée dont l'expérience excède tout juste dix ans ? Doit-il raconter comment il gère les rapports souvent tendus entre lycéens et enseignants, entre lycéens entre

¹ Joël VETTIER, responsable d'établissement scolaire à St Malo, enseignant en philosophie a bien voulu répondre à l'invitation conjointe de Parentel et de la Fondation de France en venant parler à Vitré en octobre dernier.

eux ? Doit-il raconter les demandes et attentes des parents ? Que peut dire un père de trois enfants ?...

Ou faut-il renoncer à ces places qui confèreraient une certaine légitimité ? J'ai le choix de parler, subjectivement, de mes préoccupations, contrariétés ou espoirs.

Revenons à la question qui nous est posée ; malaise de la jeunesse, malaise des adultes ? Il y a vingt ans encore aurait-elle été posée en ces termes ? On aurait parlé de conflit des générations. Alors s'agit-il d'un « relookage » ou d'une question aussi vieille que celle de l'humanité ? Ou s'agit-il d'interroger une réalité nouvelle ?

Pour pouvoir répondre, nous distinguerons les deux sens de la notion de malaise.

Le malaise comme manque d'espace adjacent

Le malaise renvoie à la privation de l'aise et l'aise, étymologiquement, vient du latin « adjacent », c'est-à-dire désigne cet espace à coté qui donne de l'air, qui donne de l'espace pour se bouger.

Faut-il comprendre que le jeune prive d'espace l'adulte ou inversement que l'adulte en prive le jeune ? Faut-il comprendre que le jeune ne connaît pas son espace ? Que l'adulte a perdu le sens de son espace naturel, traditionnel ? Se privent-ils réciproquement d'aide ? Ou sont-ils dépassés par quelque chose de supérieur qui les prive de leur aise naturelle ?

La notion de conflit renvoie à celle de lutte pour des places et sans doute n'est-elle pas disparue.

Mais il convient de bien distinguer ce que nous vivons au niveau de notre conscience claire et ce que notre inconscient nous fait vivre, à notre insu.

On ne parle plus de conflit des générations !

Comment comprendre le malaise des jeunes comme une autre manière de poser la question des places de chacun ?

Du point de vue de l'inconscient le conflit des générations est aussi vieux que le monde...

Si l'on parle du conflit des générations, au niveau de nos perceptions conscientes, alors il est vrai que le jeune révolté à l'image de James Dean est en voie de disparition et que le jeune d'aujourd'hui est plutôt conformiste. Intervenir dans un débat sur le conflit des générations revenait à se poser la question de la légitimité et de la valeur de la révolte contre un ordre donné ou une partie de cet ordre.

Si l'on parle du conflit des générations, au niveau de l'inconscient, alors il est aussi vieux que la question des engendremens : donner la vie c'est se voir poussé à laisser sa place, sa place de parents voire de grands-parents, sa place professionnelle.

Prendre la place de ses parents (premiers objets d'amour) ne peut se faire sans crise, pas davantage que laisser sa place. Mais le propre des crises c'est que lorsqu'elles sont traversées, elles donnent naissance à un nouvel ordre.

Vous aurez compris, qu'au regard de l'inconscient, ce conflit de générations ne peut cesser d'exister.

Le malaise comme trouble et inquiétude

Revenons au fait qu'on ne parle plus de conflit des générations, mais de malaise. Dans ses sens secondaires signifie sensation pénible, trouble, angoisse, inquiétude et donc souffrance particulière.

Le malaise démunit, prive de munitions - désespère, prive de fortifications - décontenance, prive d'assurance - alors que la maladie se combat, que la peur se vainc, que les difficultés se surmontent. La mobilisation de l'intelligence et de la volonté est possible lorsque les causes de la maladie ou de la peur sont identifiées et nommées.

L'inconfort du malaise a donc pour origine l'ignorance des causes qui l'alimentent. Cette ignorance, à son tour, tant qu'elle demeure ignorance risque de provoquer des actions inadéquates, des maladresses.

Faut-il parler du malaise de jeunes ?

A en croire les sondages, une large majorité des jeunes se dit plutôt satisfaite des adultes ou plus exactement ne pas avoir de problème avec eux. De plus, faute d'expérience « des jeunesse », leur jeunesse leur semble « naturelle ».

Deux raisons pour penser que le malaise ne se situe pas du côté des jeunes, ce qui n'exclut qu'ils puissent souffrir et souvent de plus en plus de façon individuelle. Chacun pense à leur important taux de suicide, et en particulier en Bretagne.

Faut-il parler du malaise des adultes ?

Contrairement aux jeunes, ils peuvent comparer des jeunesse en ayant le souvenir idéalisé de leur propre jeunesse et en affirmant leur désarroi devant la jeunesse contemporaine.

L'hypothèse que nous retiendrons peut se formuler simplement : l'ensemble des griefs faits à la jeunesse nous renvoie à notre propre malaise d'adulte.

Les reproches récurrents faits à la jeunesse

- « Ils » ne travaillent pas », ne songent qu'à s'amuser.
- « Ils » ne respectent plus rien : croyances, personnes, institutions, biens publics.
- « Ils » instrumentent les parents en les réduisant aux rôles de restaurateur, hôtelier et banquier.

L'ensemble des griefs faits à la jeunesse nous renvoie à notre propre malaise d'adulte !

... mais le malaise est actuel !

- « Ils » tyrannisent souvent les parents pour imposer leurs choix de consommateurs en passant de la séduction à la colère.

- « Ils » n'ont pas de projet et ne songent qu'aux plaisirs qu'ils soient individuels ou grégaires : boire, « shiter », jouer sur la console...

- « Ils » ne sont pas capables de fidélité à une activité, ils zappent passant du piano au foot, du tennis à la guitare électrique, des pratiques sportives aux sorties en bande, d'une copine ou d'un copain à une ou un autre.

- « Ils » discutent le bien-fondé des règles familiales, scolaires ou institutionnelles et négocient les sanctions.

- « Ils » affirment l'existence de leurs droits, oubliant leurs devoirs puisqu'ils n'ont pas demandé à naître !

- « Ils » affirment que leurs parents ne peuvent pas les comprendre puisque le monde a changé.

Pour l'instant, la question de savoir si ces griefs relèvent du toujours et partout ou du maintenant et ici est laissée de côté...

Les reproches ne sont-ils pas révélateurs de nos désarrois, contradictions ou faiblesses

- La question du travail

Ceux qui en sont privés ne supportent pas d'entrer dans la catégorie des exclus.

Ceux qui en ont souhaitent une réduction de leur temps pour augmenter celui du loisir et/ou se plaignent d'être mal rétribués, mal considérés, voire exploités.

Si l'on ajoute que la France est un des pays européens les moins bien placés dans le traitement du chômage des jeunes que valent nos plaintes devant la paresse des jeunes.

- La question des drogues

Dans des sociétés où le bonheur individuel et le bien-être personnel sont devenus non seulement un droit mais également un devoir (voir P. BRUCKNER, « l'Euphorie perpétuelle »), comment accomplir son devoir quand on défaille ? La réponse des adultes est le recours au prozac ! Quelle différence entre le cannabis et le prozac, hormis la dimension de la transgression ?

- La question de la sexualité

Le discours le plus fréquent des adultes à l'adresse des jeunes porte sur les risques : grossesse non désirée, M.S.T. et Sida. Pendant ce temps se développe le commerce des revues et cassettes pornographiques où le rapport homme-femme se réduit au schéma simpliste du bel étalon qui doit obtenir des gémissements, de plaisir. Nous sommes dans une société de mise en scène du sexe.

- la question du droit et des sanctions

Trois observations.

La première est que le droit s'est profondément modifié. Là où il était un moyen de faire du lien social (tous les individus bénéficient des mêmes droits) il est devenu un moyen d'atomisation (droit à la différence).

La 2^{ème} observation porte sur les droits de l'enfant. Nous ne nous sommes pas trompés ? Que les adultes aient des devoirs de protection de l'enfance impliquait-il l'affirmation des droits de l'enfant.

Quel est notre rapport au bonheur, hormis le prozac ?

Ne mettons-nous pas en scène la sexualité plus que nous la vivons ?

Les devoirs des adultes ont-ils pour réciproque les droits des enfants ?

Travail, drogue, sexualité : les reproches adressés aux jeunes ne sont-ils pas le reflet de notre propre désarroi face à ces questions ?

Ne sacrifions-nous pas à la loi du « tout tout de suite » ?

La fragilité de la conjugalité, vouée à la recherche incertaine du bonheur, ne fragilise-t-elle pas la filiation ?

La 3^{ème} observation porte sur le fait que les adultes négocient eux-mêmes les sanctions et que la sanction n'est plus moralement sanctionnante : quelque part le sentiment de honte qui pouvait lui être lié a disparu.

- La question du projet

En quoi l'infantilisation des adultes à travers le consumérisme et le divertissement est-il de nature à favoriser le projet ?

Le crédit permet « le tout de suite », si non « le tout, tout de suite » à l'image de l'enfant.

Pourquoi l'héroïsme devant la télé est de pouvoir l'éteindre sinon que parce qu'elle nous dispense de devoir nous prendre en charge.

- La question de l'instrumentation réciproque parents-enfants ou la question de la famille

Le couple est devenu prioritairement le lien où doit se vivre une histoire d'amour dont la durée est indéterminable à priori et qui ne saurait se soumettre à une obligation extérieure de fidélité d'où le développement des séparations, des familles mono-parentales ou des familles recomposées.

D'où aussi la nécessité de penser la question du désir d'enfant. N'est-il pas souvent instrumenté comme moyen de bonheur du couple, voire comme moyen de sauvetage ? L'articulation de la conjugalité et de la parentalité est devenue difficile.

Comment en est-on arrivé là ?

Où le passage d'une société holiste à une société individualiste.

La question des âges est vécue par des hommes et des femmes dans des sociétés dont la forme rejait sur les comportements individuels. Pendant les premières

décennies du XX^{ème} siècle, le débat intellectuel s'est focalisé sur « libéralisme-socialisme », c'est-à-dire sur la forme économique et sociale des sociétés.

Progressivement s'est imposé un autre débat « holisme-individualisme » qui porte non plus sur la forme économique-sociale. Pour faire simple, on est passé de sociétés où le collectif l'emportait sur l'individu, où l'individu était porté et bordé par le tout, par des croyances collectives organisées autour des dieux, de la nature, de Dieu, de la Raison.

Pour comprendre ce passage, il nous faudrait partir des enjeux de la Renaissance, de la philosophie des Lumières, traverser le développement des sciences humaines. Nous nous intéresserons à deux conséquences importantes par rapport à notre sujet : le rapport à autrui et le rapport au temps.

1. Le rapport à AUTRUI

Le rapport à autrui est médiatisé, dans les sociétés holistes, par des macro-sociétés de type « Eglise-Parti-Syndicat-Classe... » qui fonctionnent à la hiérarchie, à la contrainte disciplinaire, voire aux conflits.

Le primat du tout sur la partie autorise les représentants du tout, du point de vue objectif à exercer leur autorité sur les parties, à vaincre les points de vue subjectifs.

Parler de micro-sociétés pour les sociétés individualistes, c'est dire que l'instrument de médiation s'est rétréci aux cercles de la famille, des amis, du quartier, de l'association où les relations fonctionnent à la communication et surtout à l'auto-sédution : le pouvoir de séduction passe de la cause à l'individu.

Le rapport à autrui et le rapport au temps se sont modifiés en quittant un mode d'organisation sociale où le collectif prévalait sur l'individu.

2. Le rapport au TEMPS

Les sociétés individualistes naissent de l'échec de la transcendance : la vérité n'est ni dans un passé fondateur dont il ne faudrait pas s'éloigner, ni dans un futur dont il faudrait hâter l'avènement. Si le Judaïsme peut illustrer le premier cas de figure, le second peut-être illustré par le Marxisme. Dans les deux cas, le présent ne possède pas de sens en lui-même, il est un lieu d'efforts dirigés dans une direction ou dans l'autre.

Faute d'un passé à conserver ou d'un futur à hâter, le présent est le lot d'une société libérée de son passé ou amnésique et d'une société sans espérance collective. Le présent est la modalité du temps de l'impatience du désir, du « tout tout de suite ».

La difficulté que traverse la famille est de même nature que celles traversées par l'école, l'entreprise, l'état, celle de l'impérialisme du présent alors que leur raison d'être c'est l'aménagement du temps, celui de la construction de l'humain.

Notre malaise d'adulte pourrait s'exprimer sous la forme suivante :

Nous naviguons parmi des opinions relatives.

Nous subissons le sacre du présent.

Nous vivons des relations de séduction ou de tyrannie.

Que faire ?

- Certainement pas rêver d'une restauration d'une ordre moral, d'une autorité traditionnelle.
- Reprendre l'esprit critique de la philosophie des lumières. Nous ne sommes pas sortis à tout jamais d'un assujettissement parce que nous nous serions

libérés de tous les travers des sociétés traditionnelles.

- Refuser de se piéger sous des faux-débats où il n'y aurait que deux places à occuper : celle des progressistes de préférence de gauche, celle des conservateurs voire des réactionnaires plutôt de droite.
- S'interroger sur les conditions de construction de l'humain sachant que celui-ci n'est pas une donnée naturelle.
- Oser se dire ce que pourrait être un adulte ou ce qu'il devrait être sachant qu'il ne saurait se confondre avec le simple état de grande personne « capable de gérer ».

Reste la question à laquelle nous sommes renvoyés : qu'est-ce qu'être adulte ?

Joël VETTER
Chef d'Etablissement scolaire,
enseignant de philosophie

La Médiation Familiale en Finistère

⇨ Accords Médiation (Ass. Ty Yann, Le Trait d'Union à Brest) – tel. 02 98 02 64 22

⇨ Espace Famille Médiation (C.A.F. de Quimper) – Tel. 02 98 55 16 66

« La médiation familiale est un processus de gestion des conflits... Le rôle du médiateur familial est d'amener les membres de la famille à trouver eux-mêmes les bases d'un accord durable... tenant compte des besoins de chacun et particulièrement de ceux des enfants... »

Extrait de l'Art. 2 du Code de Déontologie du médiateur familial.

Les sociétés individualistes naissent de l'échec de la transcendance.

La famille, comme l'école, est aujourd'hui soumise à l'impérialisme de l'immédiat alors qu'elle est vouée à organiser le temps qu'il faut pour construire de l'humain !

DU COTE DES LIVRES...

A propos de...

« *Big Mother - Psychopathologie de la vie politique* »
Michel SCHNEIDER, Fayard, 2001.

La version paternelle de l'état serait morte avec le gaullisme... On assiste depuis à une perte du symbolique (référence paternelle) que les politiques contribuent largement à aggraver en prétendant « changer la vie » : ils se mettent à « l'écouter » de leurs concitoyens comme une mère de ses petits, ce qui revient à flatter l'infantile en se chargeant du « bonheur » des gens, en organisant le temps libre, le loisir : « *une assurance contre le trouble de penser et la peine du vivre* » (Tocqueville).

Il est donc urgent de faire le lien entre les troubles psychologiques et les représentations collectives parmi lesquelles nous vivons, et vice versa ; qu'on le veuille ou non, les fonctionnements et symptômes collectifs reflètent les relations érotiques, agressives ou adaptatives existant au sein de la famille.

A quoi sert de nier les pulsions destructives chez l'être humain ? La haine, l'ambition de dominer, la cruauté, les tyrannies les plaintes agressives, la perversion de certains êtres ou de certains mouvements collectifs ? « *La politique n'arrivera pas à se débarrasser de ce qu'elle vise à civiliser : la guerre de tous contre tous et le conflit de chacun avec lui-même* ».

Tous ces dénis ne visent qu'à essayer de nier la question de la mort et du rapport de chacun à sa propre fin.

Le résultat est qu'on assiste au retour du refoulé : dans nos sociétés très « clean », sous la forme du terrorisme et de la délinquance : « *les américains n'aiment pas la mort - nous aimons la mort nous la vaincrons* » (Ben Laden en novembre 2001).

Or, la vie psychique ne va pas sans la possibilité de la mort et même la certitude de la mort, c'est cela le symbolique, le trouble de penser et la peine de vivre. Quand l'état aura-t-il le courage de dire qu'il n'a pas réponse à tout ? Ce qui permettrait aux Français de se questionner... Et si les Français n'attendaient plus que les politiques répondent à... mais répondent de... Qu'ils ne répondent pas aux demandes catégorielles mais qu'ils répondent de l'égalité devant la loi, l'indépendance des juges, la sécurité publique, l'honnêteté des élus...

La société est malade d'un état-maternant, d'un état-soignant à l'écoute de la souffrance, incapable de punir là où c'est mal et de gratifier là où c'est bien, incapable de porter l'intérêt collectif, créant des citoyens éternellement plaintifs, innocents de ce qui leur arrive, infantilisés/victimisés : « *la plainte est devenue la forme sournoise du lien social* ». Je suis malade ou exclu - donc je n'ai plus que des droits.

Psychanalyse de la plainte contemporaine

C'est le règne du « ce n'est pas ma faute ». L'individu contemporain : un maniaco-dépressif qui balance entre le besoin d'avoir trop et le sentiment de n'être rien. La plainte est devenue la forme douce et socialisée de la haine, de l'envie, de la rancune.

Quid de la culpabilité (oedipienne) avec cette génération qui fait l'économie du conflit avec les parents ?

A un ordre névrotique structuré entre permis et défendu se substitue un ordre pervers n'opposant plus que le possible et l'impossible.

- Nouvelle délinquance : ceux qui enfreignent la loi ne reconnaissent plus la légitimité de la sanction. La culpabilité oedipienne en voie de disparition fait place à la peur de l'abandon (= culpabilité vis à vis de la mère).
- Angoisse beaucoup plus massive, régressive, peu identifiable qui se traduit dans une revendication permanente avec le sentiment grandissant d'inégalité au fur et à mesure que l'Etat-maman s'évertue à justement réduire des inégalités.
- La révolte contre cette mère idéalisée/désidéalisée crée un lien en permanence rejetant et explosif. Les rapports fusionnels engendrent une incroyable profondeur de haine. C'est pourquoi, à chaque élection législative, la majorité en place est renvoyée par le corps électoral, inventeur de la « garde alternée » toujours en « échec ».

Qu'est-ce qui fonde les communautés humaines ? (psychanalyse du lien social)

C'est le système symbolique qui nous fait vivre ensemble sans nous entre-tuer, il dit à chacun ce qu'il est et ce qu'il n'est pas, introduisant des différences en même temps qu'il crée du lien, nouant les liens psychiques et les liens sociaux.

Traits principaux d'un système symbolisé :

- un ordre de langage : pour faire du sens, les lettres sont des caractères différents reliés entre eux selon un ordre arbitraire, mais immuable pour faire des mots différents reliés par un ordre dit grammatical ;
- ordre sur lequel l'individu n'a pas de prise ;
- ordre dérivé du rapport entre les sexes ;
- gardé sur la notion du temps et de la mort ;
- ordre dont la fonction paternelle est le garant.

Relève de l'ordre symbolique ce qu'on ne peut changer : le nom, les règles de filiation, la langue, la grammaire, la différence des sexes, la finitude de la vie.

« On ne choisit pas le nom qu'on porte, les parents qu'on a, la langue qu'on parle et les règles qui la gouvernent, notre place dans la différence des sexes et la mort - le symbolique c'est ce qui est plus grand et plus puissant que nous, plus ancien et plus durable » (p. 200).

Les « actes d'incivilité » : chez les jeunes désocialisés ils révèlent leur incapacité à entrer dans les liens sociaux et symboliques antérieurs à eux et extérieurs à leurs choix (p. 201).

La filiation : un géniteur est biologique - un père est symbolique - la filiation assigne ainsi une place à l'individu dans la succession des générations et dans les représentations de la différence des sexes au sein d'une société. Toute biologisation de la parenté est une désymbolisation. On voit là tout le risque de laisser au choix des individus une filiation ou une autre, un père ou pas de père... On n'a pas un nom comme on a une voiture : on le reçoit d'un autre pour le léguer à d'autres.

La famille : il y a tendance à la confusion entre les libertés privées et le droit réglant l'ordre public. Privés sont les choix de l'objet sexuel ou d'amour, le nombre des liens et le type de pratique (à l'exception du rapport adulte/enfant). Public est le choix de fonder une famille. Que l'état (et à travers lui la société) ait son mot à dire sur ce que c'est que être père, mère, enfant, sur la transmission d'une filiation et l'attribution d'un nom et ne s'en remette pas à chacun de faire comme il lui plaît, est-ce une idée qui va toujours de soi en France ?

La loi doit-elle suivre les évolutions sociales ou leur donner un cadre ? (p. 226)

Qu'est-ce qu'un père ?

Se contentera-t-il de la place, vers laquelle on le pousse, d'être un « père qui remplace la mère » ? (congé de paternité, mois du père)

Parallèlement l'étatisme tendance couveuse apparaît être la maladie des démocraties, créant des citoyens souffrants dans la parentalité, craignant le départ de leurs rejetons à un abandon où ils seraient des bébés délaissés, quand ils ne sont pas des enfants battus...

Que devient la transmission ?

L'éthique constitue-t-elle aujourd'hui le nouveau tabou ?

Être père, ce n'est pas imposer ses valeurs mais les dire, pour transmettre à son enfant le goût des valeurs. « On n'ose pas influencer les enfants - c'est une erreur - il faut les initier à la vie d'homme » (SAVATER, Ethique à l'usage de mon fils, le Seuil 94)

Cessons d'agiter l'épouvantail du fascisme dès qu'une autorité paternelle se dresse pour sanctionner ou s'opposer à la satisfaction de toutes les revendications pulsionnelles.

De même qu'à la place de Big Mother peut exister un État de redistribution « normalement dévoué », de même, outre qu'un père terrifiant, un père « ordinairement autoritaire » doit pouvoir exister.

Le père ne fait pas la loi, mais par son existence il présentifie la loi, c'est à dire l'ordre symbolique, à savoir qu'il n'est pas de même sexe que la mère, ni de la même génération que l'enfant.

Et c'est ainsi que nous sommes condamnés au désir par l'impossibilité de le combler.

M.P. DUMOULIN, psychologue

Parenthèse, ST NAZAIRE

« Les Carnets de Parentel »

Revue d'Échanges Interdisciplinaires sur la Parentalité

Revue publiée par l'Association « PARENTEL » qui anime, dans un projet d'aide à la parentalité et de prévention des troubles familiaux,

- le Service Finistérien d'Accueil, d'Écoute et d'Entretiens avec les Parents ;
- L'Unité de Recherche et de Formation sur la Parentalité.

L'État, le Département, les CAF, la MSA, les Villes de Brest et de Quimper soutiennent les actions de PARENTEL.

Direction de la publication : Daniel COUM

Éditorial : François VILLARD

Rédaction : Daniel COUM, Marie-Paule DUMOULIN, David LE BRÉTON, Béatrice PEDRENI, François VILLARD, Jean-Claude QUÉNEL, Nadine KERSULEC, Joël VETIER.

Illustrations : Eric APPERE

Conception graphique : Dynamo+

Tarifs : Prix au n° : 5 € - Abonnement (4 n°) : 16 €

APPEL A CONTRIBUTION

Vos témoignages, réflexions, expériences personnelles ou professionnelles peuvent alimenter le débat et servir l'avancée des idées et des pratiques en matière d'aide à la parentalité.

Prochains thèmes : La place du père, La santé des adolescents, périnatalité, etc.

Bulletin d'abonnement

Nom :

Prénom :

Adresse :

Activité :

Je m'abonne pour 4 N° (à partir du N° :.....) 16 €

Je souhaite recevoir un N° (N° :.....) 5 €

Bulletin à renvoyer accompagné de votre règlement à l'ordre de l'Association Parentel à :

Les Carnets de Parentel

4 rue du Colonel Fonferrier 29 200 BREST

Tel : 02 98 43 62 51 - Fax : 02 98 43 63 12

(parentel)

4 rue Colonel Fonferrier - 29200 BREST
Tél. 02 98 43 62 51 - Fax 02 98 43 63 12
E-mail : parentel@wanadoo.fr